

## La tête haute Coup de gueule

Claire Valade

---

Numéro 303, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Valade, C. (2016). La tête haute : coup de gueule. *Séquences : la revue de cinéma*, (303), 16–17.

# La tête haute

## Coup de gueule

En 2015, pour la première fois en près de 30 ans, soit depuis **Un homme amoureux** de Diane Kurys en 1987, le Festival de Cannes s'ouvrait sur un film réalisé par une femme : **La tête haute**, quatrième long métrage de la comédienne Emmanuelle Bercot comme cinéaste. Remportant un certain succès d'estime sur le moment pour son sujet puissant et son trio d'acteurs formidables, le film a surtout connu ensuite une réception mitigée, adulé des uns et détesté des autres. Ce n'est pas très étonnant puisque l'œuvre elle-même est plutôt mitigée, à cheval entre le drame réaliste et le mélodrame populiste sans jamais vraiment trouver sa voix véritable.

CLAIRE VALADE



Avec ses personnages paumés et butés contre la société, ses sauveteurs de l'ombre dévoués aux causes perdues, son ton âpre et discordant au point d'en être parfois carrément agressant, **La tête haute** est à des lustres de l'habituel flaflo cannois d'ouverture. Dur et sans artifices, pur produit du réalisme social à la française, voilà un film en état de crise constant, qui se veut à la fois portrait (trop) minutieux du parcours d'un jeune délinquant typique, Malony, et hommage au travail désintéressé et titanique de ceux et celles qui tentent de le remettre dans le droit chemin (plus particulièrement Florence Blaque, juge des enfants au bord de la retraite, et Yann Le Vigan, éducateur fatigué mais vaillant).

Si le film comporte certaines qualités évidentes, entre autres dans la documentation scrupuleuse du processus judiciaire et de réhabilitation des délinquants juvéniles, il reste que **La tête haute** irrite d'emblée, ne serait-ce justement que par cet excès de sincérité zélée dans l'exposition. Décuplée par cent, cette minutie à vouloir raconter les choses *comme elles se passent*

*vraiment* devient écrasante de détails tellement spécifiques à l'administration française qu'ils en distraient le spectateur et obstruent le fil narratif naturel, empêchant l'émotion du récit, des personnages de se déployer de façon organique. À la fois trop écrit dans les scènes extrêmement détaillées du processus judiciaire et trop improvisé dans les scènes de groupe cacophoniques en centres de détention juvénile, le film finit surtout par hurler ce qu'il souhaiterait voir perçu comme un réalisme authentique. Ses rares moments de vérité affective sont plutôt noyés dans un océan de cris et de scènes de conflits répétitifs au point d'en devenir lassants.

Le parti pris de concentrer le récit sur l'immense abnégation dont font preuve les aidants sociaux cantonne le film dans un registre qui donne principalement dans le cumul de scènes tantôt admiratives tantôt confrontationnelles, plutôt que dans le développement d'une trame véritablement dramatique. Aussi admirables la juge Blaque, Yann l'éducateur et les autres travailleurs du système judiciaire et

Photo : Produit d'une jeunesse brisée

social soient-ils dans l'exercice de leur travail ingrat, la révérence sans nuances avec laquelle la réalisatrice traite ces personnages et leur impact sur son récit l'empêche d'explorer plus loin la complexité (sociale, politique, culturelle, émotive) du système et des problèmes auxquels ils sont confrontés.

Non pas que le film soit dépourvu de moments forts, seulement ils arrivent par flashes soudains, disparaissant aussi vite qu'ils sont arrivés. Ils sont dans les regards de la juge à Malony, dans le tourment de Yann ayant secoué Malony trop violemment, dans la course de Malony pour empêcher sa jeune amante d'avorter, dans un « je t'aime » inattendu de Malony à Yann. Mais tous ces moments sont trop courts, trop éphémères. Leur puissance narrative ne forme pas de crescendo. Celle-ci est plutôt cassée et engloutie par la ronde de confrontations trop semblables entre Malony et son entourage. À la quatrième crise, on se dit qu'on connaît la chanson. Même si la cinéaste papillonne par-ci, par-là d'une maison de correction à l'autre, on a souvent l'impression qu'on nous déballe un catalogue des programmes de réhabilitation existants en France plutôt que de nous raconter vraiment le parcours difficile et compliqué d'un jeune aux prises avec un mal de vivre chronique. Le film a beau afficher une énergie époustouflante à exprimer ce mal de vivre, Malony n'en est pas plus ancré dans une émotion profonde. Son mal reste en surface, même si l'interprétation impressionnante du jeune Rod Paradot laisse parfois entrevoir, furtivement, la blessure qui pourrait se cacher au cœur de Malony.

Bien sûr, un film n'a pas à chercher à réinventer le cinéma à tout coup. Mais on peut tout de même s'attendre d'une auteure de cinéma qu'elle ait une voix propre, alors qu'ici, on entend plutôt un concert de voix entremêlées que l'on devine d'une scène ou d'une situation à l'autre. Ici, on est chez Pialat; là, chez les frères Dardenne; ici et là, on est même chez Dolan, dont le *Mommy* si percutant avait déjà ébranlé la Croisette à peine un an plus tôt avec un sujet extrêmement similaire. La mise en scène d'Emmanuelle Bercot se veut coup de poing. Elle veut plonger le spectateur dans le réalisme de cet univers sans pitié. Seulement, le film navigue en terrain archiconnu, au point où, dès le premier quart d'heure, il nous semble avoir déjà vu le même film ailleurs.

Ces multiples ressemblances avec des auteurs plus forts finissent par alourdir le film. Sans la rigueur épurée des Dardenne, le chaos contrôlé de Pialat, le style tourbillonnant de Dolan, le film donne plutôt dans la redondance et les longueurs. Les cris qui reviennent encore et encore, assourdissants, ne mènent nulle part parce qu'ils ne font avancer ni le récit ni le personnage principal, qui tourne en rond avec ses infatigables champions. Évidemment, c'est en partie le but d'Emmanuelle Bercot de montrer la nature cyclique d'un tel processus de réhabilitation, éternel recommencement. Mais dans une œuvre de fiction cinématographique qui se veut relativement « grand public », il faut sentir une certaine progression, un but, malgré les échecs et les reculs des personnages. On n'est pas en territoire expérimental,

ici, ni dans le documentaire, bien que la facture visuelle (cadres, composition, couleurs), la direction artistique accentuant la banalité fonctionnelle ou carrément la laideur et la mise en scène pragmatique donnent dans le réalisme primaire plutôt que dans le mélodrame brut à la Pialat ou le désenchantement désaturé des Dardenne. En fin de compte, il ressort de cette histoire et de ses personnages forts un récit plutôt conventionnel, et dans la forme, et dans le ton, et dans le message.



La mise en scène pragmatique donne dans le réalisme primaire

Tout cela est un peu dommage pour le travail des acteurs, remarquable, qui procure malgré tout une raison des plus valables de plonger dans le film. Faisant mentir le cliché voulant que les actrices vieillissantes se fassent rares, Catherine Deneuve continue de jouer comme jamais, affirmant ici son talent impérial en juge Blaque — directe, tranchante, implacable dans l'exercice de ses fonctions et pourtant alliée d'une empathie et d'une patience inébranlables. Centres névralgiques du film, Benoît Magimel et Rod Paradot apparaissent comme les deux côtés d'une même médaille, tous deux produits d'une jeunesse brisée: le premier, réchappé mais marqué; le second, écorché toujours en flottage. Comme Deneuve, Magimel offre le jeu profondément nuancé d'un vétérinaire, tendu comme un arc, d'une force qui crève l'écran de par sa simple présence. Le jeune Paradot, dont c'est le premier film, évoque le charisme de son aîné par son jeu puissant et spontané. À eux trois, ils portent le film et lui donnent son souffle et ses meilleurs moments d'émotion vraie.

★★½

■ **Origine:** France – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 53 m – **Réal.:** Emmanuelle Bercot – **Scén.:** Emmanuelle Bercot, Marcia Romano – **Images:** Guillaume Schiffman – **Mont.:** Julien Leloup – **Son:** Pierre André, Séverin Favriau, Stéphane Thiébaud – **Mus.:** Éric Neveux – **Dir. art.:** Éric Barboza – **Cost.:** Pascaline Chavanne – **Int.:** Rod Paradot (Malony Ferrandot), Catherine Deneuve (la juge des enfants Florence Blaque), Benoît Magimel (Yann Le Vigan), Sara Forestier (Séverine Ferrandot), Tess (Diane Rouxel) – **Prod.:** François Kraus, Denis Pineau-Valencienne – **Dist.:** TVA.